"Domaine étranger" dirigé par Jean-Claude Zylberstein

LEON URIS

Exodus

LES BELLES LETTRES

LÉON URIS

EXODUS

Traduit de l'anglais
par
Max Roth

PARIS
Les Belles Lettres
2024

Titre original :
Exodus

© 1958, 1986, Leon Uris.

Publié en accord avec Doubleday, marque de The Knopf Doubleday Group,
département de Penguin Random House LLC.

En dépit de ses recherches, l'éditeur n'a pu retrouver les ayants droit
du traducteur, Max Roth. Leurs droits sont réservés.

© Les Belles Lettres, 2024
pour la présente édition
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45515-0

LIVRE PREMIER

Jusqu'à ce que Yahweh ait accordé le repos à vos frères comme à vous, et qu'eux aussi aient pris possession du pays que Yahweh, votre Dieu, veut leur donner de l'autre côté du Jourdain. Alors, chacun d'entre vous pourra retourner dans la possession que je lui ai donnée.

Paroles de *Yahweh*, Dieu d'Israël,
telles que Moïse les rapporte
dans le Deutéronome.

1

NOVEMBRE 1946

L'avion cahotait sur la piste pour s'arrêter en face de l'énorme écriteau : BIENVENUE À CHYPRE. Le visage collé au hublot. Mark Parker apercevait dans le lointain la crête déchiquetée du pic des Cinq Doigts, point culminant de la chaîne côtière septentrionale. D'ici une bonne heure, il franchirait le col conduisant à Cyrénia. Avançant dans le couloir, il resserra son nœud de cravate, baissa les manches de sa chemise et enfila son veston. « Bienvenue à Chypre… », bien sûr, c'était dans *Othello*, mais il n'arrivait pas à retrouver la suite de la citation.

– Rien à déclarer ?

– Deux kilos d'héroïne et un traité d'art pornographique, grommela Mark.

Comme il franchissait la douane, une hôtesse d'accueil vint à sa rencontre.

– Mr. Mark Parker ? Il y a une commission pour vous : Mrs. Kitty Fremont, retenue par ses occupations, vous prie de l'excuser. Elle vous demande de vous rendre directement à Cyrénia, à l'hôtel du Dôme, où elle vous a fait réserver une chambre.

– Merci, mon petit. Où puis-je trouver un taxi pour me conduire à Cyrénia ?

– Je vais m'en occuper, monsieur. Si vous voulez bien patienter quelques minutes… Le bar se trouve à l'autre bout du hall d'arrivée.

Un quart d'heure plus tard, dans le taxi qui l'emportait en direction de la ville, Mark se renversa contre la banquette et ferma les yeux. Au fond, il était content que Kitty eût été empêchée de venir l'attendre à l'aéroport. Tant d'années avaient passé depuis leur dernière rencontre, ils allaient avoir tant de choses à se raconter, tant de souvenirs à évoquer… A l'idée de la revoir enfin, il éprouvait une brutale sensation de chaleur, une émotion profonde mêlée d'un obscur trouble physique. Kitty, la belle, la séduisante Kitty… Allait-il parvenir à mettre un semblant d'ordre dans la multitude des images qui l'assaillaient ?

Kitty Fremont, la proverbiale « fille qui habitait juste à côté », avec ses nattes, ses taches de rousseur, son allure garçonnière, ses dents corrigées par l'inévitable appareil dentaire. Le type classique de la fillette américaine. Puis, un beau jour, toujours selon le même cliché, la vilaine chrysalide avait donné naissance à un charmant papillon : l'appareil avait disparu, les lèvres s'avivaient d'un rouge qui ne devait rien à la nature, ses chandails se gonflaient de deux fruits prometteurs. Une plante fraîche, saine, tellement appétissante…

Il y avait aussi Tom Fremont. Encore un type bien américain : le gamin vigoureux aux cheveux coupés en brosse, au sourire à la fois enfantin et gouailleur, excellent sportif et bricoleur passionné. L'ami le plus intime de Mark, son meilleur copain, depuis… en somme, depuis toujours. Leurs mères avaient dû les sevrer en même temps, les mettre sur la même pelouse pour les regarder jouer avec le même ballon.

Tom et Kitty… tarte aux pommes et *ice-cream*… saucisses chaudes et moutarde… Une fille cent pour cent américaine, un garçon cent pour cent américain, dans le cadre cent pour cent américain de l'Indiana. Kitty et Tom, visiblement faits l'un pour l'autre, se complétant comme le soleil et le printemps.

Même très jeune, Kitty était déjà calme, secrète, pensive. Et aussi, remarquablement courageuse, réfléchie, les deux pieds solidement sur terre. Mark était peut-être le seul à déceler dans son regard comme une vague mélancolie.

Il se demandait souvent pourquoi elle paraissait si attirante, si désirable. Sans doute parce qu'elle lui semblait totalement inaccessible : depuis leur plus tendre enfance, Kitty était la tendre amie de Tom. Mark, lui, devait se contenter d'envier son copain.

A l'Université d'État, Tom et Mark partageaient la même chambre. La première année, Tom fut inconsolable d'être séparé de Kitty. Des heures durant, Mark, patient et compréhensif, l'écoutait égrener ses lamentations. Aux vacances d'été, Kitty partit pour le Wisconsin, avec ses parents qui espéraient atténuer, par cet éloignement, une adoration mutuelle beaucoup trop fervente à leur goût. Quant à Tom et à Mark, ils gagnèrent en auto-stop les champs pétrolifères de l'Oklahoma, où des garçons vigoureux étaient toujours certains de trouver du travail.

A la rentrée, la passion de Tom s'était considérablement refroidie. Les intervalles entre les lettres qu'il échangeait avec Kitty s'allongeaient à mesure que ses rendez-vous avec d'autres filles devenaient plus fréquents. Si bien qu'à la fin de sa troisième et dernière année d'études, il avait oublié jusqu'à l'existence de Kitty. Adulé, choyé, dandy numéro 1 de l'Université, grande vedette de l'équipe de basket-ball, bref, un héros que les épanchements épistolaires ne pouvaient plus intéresser. Mark, lui, se contentait des vagues reflets dont l'éclat de Tom éclaboussait sa modeste personne, et de la réputation d'être le plus lamentable élève qu'on eût jamais vu au cours de journalisme.

Jusqu'au jour où l'entrée de Kitty à cette même université provoqua une sorte de court-circuit. Tom fut ébloui, au point d'en perdre la tête. Et juste un mois avant les examens de fin d'année, il enleva Kitty – pour le bon motif. Les deux amoureux, emmenant Mark et sa fiancée Ellen qui allaient leur servir de témoins, s'enfuirent à bord d'une Ford archaïque et, la frontière de l'État à peine franchie, se présentèrent devant un juge de

paix qui les unit selon la loi. Possédant à eux deux la somme de quatre dollars dix cents, ils passèrent leur nuit de noce sur la banquette arrière de la vieille voiture ; une interminable averse transformait peu à peu la capote en pomme d'arrosoir. En somme, pour ce couple bien américain, la vie en commun commençait sous d'heureux auspices.

Tom et Kitty n'annoncèrent leur mariage qu'une année plus tard. A ce moment-là, le jeune mari, après avoir décroché son diplôme, avait trouvé un emploi – des plus humbles – dans une importante agence de publicité, et la jeune femme avait terminé son stage d'infirmière. C'était bien la profession qui lui convenait, songeait Mark : Kitty était faite pour se dévouer à autrui.

Si Tom avait jusqu'alors mené une existence quelque peu désordonnée, il renonçait à présent, avec une facilité surprenante, à son indépendance pour devenir le plus exemplaire des maris. Installé à Chicago où Kitty avait trouvé un poste à l'hôpital des Enfants Malades, le jeune couple, toujours fidèle à la meilleure tradition américaine, commençait à faire son chemin, pas à pas : d'abord, un petit appartement, puis, un petit pavillon, une nouvelle voiture, des échéances mensuelles, et de grands espoirs. Bientôt, Kitty attendait son premier bébé…

Mark ouvrit les yeux en sentant le taxi ralentir. Ils pénétraient dans les faubourgs de Nicosie, capitale de l'île, étalée dans la plaine brune entre les chaînes côtières du nord et du sud. Encore cinq minutes, et ce fut la ville proprement dite : des maisons de pierre jaune, aux toits de tuile rouge vif, d'innombrables dattiers. « Tout à fait comme Damas », songeait Mark en étouffant un bâillement. L'avenue longeait les vieux remparts vénitiens dont le cercle parfait entourait la cité moyenâgeuse. Mark aperçut, dépassant la crête de l'énorme muraille, les minarets jumeaux qui dominaient le quartier turc. Les minarets de Sainte-Sophie, la splendide cathédrale bâtie par les Croisés et transformée, après leur défaite, en mosquée. Ayant contourné la moitié de l'enceinte fortifiée, le taxi traversa quelques ruelles et sortit de Nicosie, en direction du nord. Des deux côtés de la route,

se succédaient des villages strictement identiques, aux masures en brique grisâtre rassemblées autour de l'unique fontaine dont l'inscription proclamait invariablement : « Installée grâce à la générosité de Sa Majesté le Roi de Grande-Bretagne. » Dans les champs décolorés par l'impitoyable soleil, les paysans, avec le concours récalcitrant des magnifiques mules qu'on élevait dans l'île, faisaient la récolte des pommes de terre.

Comme la voiture reprenait de la vitesse, Mark, de nouveau, ferma les yeux pour retrouver le fil de ses souvenirs.

Il avait épousé Ellen quelques mois après le mariage de Tom et de Kitty. Ce fut dès le premier jour un échec total, une erreur manifeste : un brave garçon, une brave fille, mais qui n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Sans la gentillesse et le bon sens de Kitty, ils n'auraient probablement pas tardé à se séparer ; Kitty, toujours disposée à écouter les doléances de l'un comme de l'autre, à apaiser les rancunes, à prêcher la patience. Grâce à elle, leur ménage survécut bien plus longtemps que cela n'eût paru possible. Puis, brusquement, ce fut l'irrémédiable naufrage, et le divorce. Heureusement, ils n'avaient pas d'enfants.

Quelque peu désemparé, Mark quitta Chicago pour les régions de l'Est. Pendant plusieurs années, il mena une existence vagabonde, changeant constamment d'emploi : le plus mauvais journaliste d'Amérique, après avoir été le plus mauvais élève des cours de journalisme. Il faisait à présent partie de ces éternels errants que l'on trouve partout, dans le petit univers de la presse. Non par manque d'intelligence ou de talent, mais simplement parce qu'il était incapable de faire son trou. La nature l'avait doué d'un esprit créateur ; or, la routine du reportage professionnel se conciliait mal avec ce talent réfractaire à toute contrainte. Pourtant, il ne se sentait pas le courage – ni même l'envie – de se lancer dans la carrière littéraire. Il savait trop bien qu'il n'avait pas l'étoffe d'un romancier. Si bien qu'il continuait à végéter.

Chaque semaine, le courrier lui apportait une lettre de Tom, deux pages pleines d'enthousiasme où son ami lui parlait de sa carrière et des étapes qu'il franchissait allégrement, de son amour

toujours aussi total pour Kitty, de son adoration pour Sandra, leur fille, qui commençait à marcher, à parler, à jouer à la poupée. Kitty, elle aussi, lui écrivait régulièrement, des lettres plus calmes dans lesquelles elle s'arrangeait pour le renseigner discrètement sur le sort de sa femme – jusqu'au jour où Ellen se remaria.

Puis, en 1938, le hasard offrit à Mark la grande chance de sa vie. Le représentant de l'*American News Syndicate*, l'une des principales agences de presse des États-Unis, avait sollicité son remplacement, et Mark, désigné pour ce poste, se vit du jour au lendemain propulsé de son emploi de besogneux à la dignité de correspondant spécial.

A peine arrivé dans la capitale allemande, il se révéla un reporter exceptionnel. Libéré de la tyrannie harassante des secrétaires de rédaction, il put enfin céder à son désir de créer et se faire un style bien à lui, qui allait très vite lui permettre de sortir de l'anonymat. Bientôt, sa signature fut cotée dans le monde du journalisme. De plus, il possédait au plus haut degré cette faculté qui fait les grands envoyés spéciaux : le flair du chasseur à l'affût des événements sensationnels en gestation.

Un an plus tard, il avait gravi l'ultime échelon pour devenir l'homme indispensable, le globe-trotter professionnel dont le regard aigu scrute le monde entier. A présent, il avait tout pour être heureux : il « couvrait » les convulsions de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, il avait un nom, il faisait un travail qui le passionnait, il jouissait d'un crédit solide dans les bars des palaces comme dans les bistrots connus des seuls initiés, et il possédait, pour chaque ville, une liste aussi longue que variée de charmantes compagnes d'une nuit.

Lorsque la guerre éclata, Mark, après une dernière randonnée-éclair à travers l'Europe affolée, s'établit à Londres, dans un calme tout au moins relatif. Au début 1942, Tom Fremont, dans une lettre toujours aussi enthousiaste, lui annonça qu'il s'était engagé dans les Marines. Six mois plus tard, un bref message de Kitty lui apprit sa mort, sur les plages de Guadalcanal. Encore

deux mois plus tard, Sandra, leur fille, fut emportée par une poliomyélite foudroyante.

Mark demanda un congé d'urgence pour regagner les États-Unis. Mais le temps de liquider les formalités et de franchir l'Atlantique, Kitty Fremont avait disparu. Mark la chercha partout, durant des semaines, jusqu'à l'expiration de son congé. Ses efforts restèrent vains : Kitty restait introuvable. Et quand, la guerre terminée, il put reprendre les recherches, les rares pistes qui s'étaient offertes deux ans plus tôt étaient définitivement effacées.

En novembre 1945, Mark représenta son agence au procès de Nuremberg, ce qui lui valut le privilège douteux d'assister à la pendaison des chefs nazis. Ensuite, on lui accorda, à contrecœur, quelques semaines de vacances. Bien qu'il eût certainement besoin de repos, il passa ce congé à sa façon – en traquant une jeune Française au sourire sensuel, qu'il avait vaguement connue à l'O.N.U. Il finit par la découvrir à Athènes, dans les services de l'U.N.R.A., et entreprit incontinent sa conquête.

Le destin ne lui laissa pas le temps de cueillir sa victoire. Un soir, alors qu'il bavardait dans un bar avec plusieurs confrères, un Anglais, de retour de Macédoine, se mit à parler d'une infirmière américaine qui, d'après lui, avait créé à Salonique une admirable œuvre d'accueil pour les orphelins grecs. Une certaine Kitty Fremont…

Deux heures plus tard, Mark, pendu au téléphone, apprit que Kitty était partie se reposer à Chypre.

* * *

Le taxi peinait à présent dans les lacets de l'étroite route conduisant au col des Cinq Doigts. Quand, enfin, il atteignit le sommet, Mark demanda au chauffeur de se ranger sur le bas-côté.

Il descendit et s'avança vers le bord du versant opposé. A ses pieds, la petite cité de Cyrénia, nichée entre la mer et la montagne, évoquait un bijou précieux. Sur sa gauche, dominant le col, le château de Saint-Hilarion dressait sa ruine hautaine contre le

ciel crépusculaire. C'était à l'abri de ses énormes murailles que Richard Cœur de Lion avait aimé la belle Bérengère. « Un endroit où il faudra revenir avec Kitty », songeait Mark.

La voiture pénétra dans Cyrénia à la nuit tombante. Maisons blanches aux toits de tuile rouge, ruelles pittoresques, et, surtout, une impression de paix profonde, telle que Mark ne l'avait encore jamais ressentie. Le port minuscule, encombré de petits yachts et de barques de pêche, s'insérait entre les deux bras d'une digue massive. L'un des bras servait de quai ; sur l'autre, s'élevait un vieil ouvrage de défense, le Bastion de la Vierge.

A quelques pas du port, l'hôtel du Dôme, par sa masse impressionnante, rompait brutalement l'harmonie anachronique des façades assoupies. Célèbre d'un bout à l'autre de l'Empire britannique, comme l'un des rendez-vous préférés des sujets de Sa Gracieuse Majesté, le Dôme étageait ses appartements sur un véritable dédale de salons que prolongeaient des terrasses surplombant la mer. Une digue d'une centaine de mètres reliait l'immense bâtisse à un îlot servant de plage privée.

Comme le taxi s'arrêtait devant l'entrée, un chasseur se précipita pour s'emparer des bagages. Tout en réglant le chauffeur, Mark regarda autour de lui. Malgré la saison avancée – on était en novembre – l'air gardait une agréable tiédeur. Et cette sérénité, ce calme divin ! Vraiment l'endroit idéal pour retrouver Kitty Fremont, après tant d'années.

L'employé de la réception lui tendit un message.

> « Mon petit Mark,
>
> « Je suis retenue à Famagouste jusqu'à 9 heures. Tu ne m'en veux pas trop. J'espère ? Folle de joie à l'idée de te revoir. Toute mon affection.
>
> « Kitty. »

Mark glissa la feuille dans sa poche.

– Je voudrais quelques fleurs, une bouteille de scotch et un seau de glace, dit-il à l'employé.

– Mrs. Fremont s'est déjà occupée de tout. Si vous voulez bien suivre le chasseur… Vous avez des chambres contiguës, avec vue sur la mer.

Sur le point de se détourner, Mark devina, sur le visage glabre de l'homme, l'esquisse d'un sourire. D'un ricanement plutôt, à la fois complice et obscène, le même qu'il avait observé dans des dizaines d'hôtels, chaque fois qu'il se présentait accompagné d'une femme. Il fut tenté de préciser qu'il n'était pas et ne serait pas l'amant de Mrs. Fremont, puis, il se ravisa. Après tout, il se fichait de ce que l'employé pouvait imaginer.

Un quart d'heure plus tard, il se prélassait dans la baignoire, goûtant le contraste entre l'eau très chaude et le whisky très glacé qu'il dégustait.

Sorti du bain, il consulta sa montre et fit la grimace : encore deux heures à attendre…

Il ouvrit la porte de communication. La chambre de Kitty fleurait le savon de toilette et l'eau de Cologne. A part un maillot de bain et quelques pièces de lingerie mis à sécher près de la fenêtre, tout était dans un ordre impeccable. Mark eut un sourire de satisfaction. Même en l'absence de Kitty, on devinait la femme capable et intelligente, l'ennemie du laisser-aller.

Il retourna dans sa chambre pour s'étendre sur le lit. Comment allait-il retrouver son amie d'enfance ? Dans quelle mesure le temps et la double tragédie de la mort de son mari et de son enfant avaient-ils pu la marquer ? Il avait vu Kitty pour la dernière fois en 1938, juste avant de prendre son poste à Berlin. A présent, en 1946… huit ans plus tard… voyons, elle avait vingt-neuf ans maintenant…

Vaincu par la fatigue du voyage et la tension nerveuse, il s'endormit brusquement.

* * *

Un bruit prometteur de glaçons entrechoqués dans un verre le tira peu à peu de son sommeil. Il se frotta les yeux et, à tâtons,